

## LE RE-ENCHANTEMENT DU TERRITOIRE

(Le territoire dans les sillages de la complexité)

### *Les prémisses : Habiter en poète*

L'être, singulier ou collectif, qui vit en harmonie avec son territoire dessine les contours d'une *géographique poétique*. L'être heureux est sans doute celui qui, comme l'enfant, *ici et maintenant*, s'abandonne à une *lecture inventive* des formes familières et quotidiennes de son jardin, pour les métamorphoser en un *monde nouveau, apprivoisé* où tout se *transforme sans pourtant jamais se dévoiler entièrement*.

L'*enchantement* de l'espace ne naît-il pas de ce paradoxe qui donne à la *proximité des lieux aimés* la faculté de nous *transporter ailleurs* que là où nous avons coutume d'être et nous convie vers un *lointain* à peine discerné mais qui résonne comme un appel ?

N'est-ce pas ce que nous dit A. de Saint-Exupéry à propos du désert immense - « *L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine<sup>1</sup>* », et G. Bachelard à propos de la maison la plus simple - « *Examinée dans les horizons théoriques les plus divers, il semble que la maison devienne la topographie de notre être intime. (...) La maison plus encore que le paysage est un état d'âme<sup>2</sup>*. », ou encore W. Benjamin à propos de la ville habituelle - « *S'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation. Il faut que les noms de rues parlent à celui qui s'égare le langage des rameaux secs qui craquent, et les petites rues au cœur de la ville doivent pour lui refléter les heures du jour aussi nettement qu'un vallon de montagne. Cet art, je l'ai tardivement appris ; il a exaucé le rêve dont les premières traces furent des labyrinthes sur les buvards de mes cahiers<sup>3</sup>*. »

N'est-ce pas ce que nous vivons tous chaque jour ou ce à quoi nous aspirons dans les différents lieux que nous fréquentons ou que nous habitons ? Confrontés à l'espace connu, dont pourtant tous les traits nous sont familiers, il nous arrive de ressentir une émotion indéfinissable, l'intuition d'une vérité voilée qui reste à découvrir... Cette aspiration inépuisable est la marque de *l'okéiosis*, c'est à dire la façon primitive, primordiale de s'approprier l'espace et de le préserver de toute forme d'aliénation. K. Lorenz nous dit que le *chant* du rossignol n'est rien d'autre qu'une forme de signature d'espace, comme du reste *l'habit de lumière* des poissons de coraux<sup>4</sup>. En prolongeant ce cheminement, G. Deleuze et de F. Guattari, proposent le concept de

<sup>1</sup> SAINT-EXUPÉRY A. (de), *Terre des hommes*, Gallimard, 1939.

<sup>2</sup> BACHELARD G., *Poétique de l'espace*, p. 18, P.U.F, 1957.

<sup>3</sup> BENJAMIN W., *Enfance berlinoise*, p. 13, 1018, 2000.

<sup>4</sup> LORENZ K., *L'Agression*, Flammarion, 1969.

*ritournelle*<sup>5</sup> pour désigner le chant de l'enfant laissé à sa solitude dans le noir de la maison, ou le sifflement de celui qui aménage, quitte ou rejoint son domicile. Habiter est un art, l'art d'appriivoiser l'espace dans sa diversité et sa complexité.

En effet, nous donnons au territoire, aimé et approprié intimement, les apparences d'un « monde ouvert », concept que P. Sloterdijk traduit comme : « *La circonstance où des hommes comprennent que quelque chose leur arrive et que ce quelque chose dépasse ce qui les entoure, ce qui est présent, ce qui est exploré. En lui devient manifeste le fait que tout n'est pas manifeste. Dès lors, en lui, la révélation n'arrive jamais à son terme – et, en principe, le soupçon du voilé et du non-apparent ne peut jamais être apaisé. Le monde se révèle comme une entité composite, faite d'évidence et de mystère*<sup>6</sup>. »

Or comme nous l'enseigne M. Heidegger, c'est précisément le propre de *l'œuvre* que d'ouvrir un monde et de le maintenir ouvert. Le poète (l'artiste en général) est celui qui, en érigeant une œuvre, nous dévoile une « réalité » qui nous suggère une nouveauté voilée qui en fait la valeur. Ainsi quand Van Gogh peint les chaussures d'une paysanne, ce ne sont pas de simples souliers « vides » que nous découvrons sur la toile, mais le *monde ouvert* de la paysanne que nous *reconstruisons* : « *Dans l'obscur intimité du creux de la chaussure est inscrite la fatigue des pas du labeur. Dans la rude et solide pesanteur du soulier est affermie la lente et opiniâtre foulée à travers champs, le long des sillons toujours semblables, s'étendant au loin sous la bise. Le cuir est marqué par la terre grasse et humide. Par dessous les semelles s'étend la solitude du chemin de campagne qui se perd dans le soir. A travers ces chaussures passe l'appel silencieux de la terre, son don tacite du grain mûrissant, son secret refus d'elle-même dans l'aride jachère du champ hivernal. A travers ce produit repasse la muette inquiétude pour la sûreté du pain, la joie silencieuse de survivre à nouveau au besoin, l'angoisse de la naissance imminente, le frémissement sous la mort qui menace*<sup>7</sup>. »

Telle est l'Aura qui se dégage de la toile du maître, « *une singulière trame de temps et d'espace : apparition unique d'un lointain, si proche soit-il*<sup>8</sup> ». N'est-ce pas cette Aura que nous respirons quand nous nous immergeons dans un espace qui par le jeu de nos projections affectives devient proche, lointain et unique. *Proche* au plan existentiel : nous nous y sentons bien ; *lointain*, car cet espace nous fait voyager dans un monde infini ; *unique*, car il nous interpelle au plus profond de nous-mêmes, il s'adresse à l'être que nous sommes, dans sa plénitude.

---

<sup>5</sup> DELEUZE G ET GUATTARI F., *Mille Plateaux*, chapitre 11 « *De la ritournelle* », p. 381, Editions de Minuit, 1980.

<sup>6</sup> SLOTERDIJK P., *La Domestication de l'être*, p. 67, Mille et une nuits, 2000.

<sup>7</sup> HEIDEGGER M., *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 34, Gallimard, 1962.

<sup>8</sup> BENJAMIN W., *Ecrits français*, p. 144, Gallimard, 1991.

Bien sûr, les « experts<sup>9</sup> » de l'aménagement du territoire ne nous ont jamais habitués à tenir pour légitime cette façon de se poser à l'ouvert du monde. Les « réalités » du territoire qu'ils nous « décrivent » et dont ils nous « expliquent » la logique revendiquent une « objectivité » qui exclut a priori toute construction poétique, tenue pour une manifestation de l'irrationalité ou de l'innocence.

Pourtant, les hypothèses de J. Piaget sont riches de sens quand il établit un parallèle entre pensée enfantine et pensée primitive, pour nous dire que les représentations de l'espace, créées aux différents stades de développement de l'ontogenèse (l'être) ou de la phylogenèse (l'espèce), demeurent latentes et continuent de structurer la personne, les plus originelles au même titre que celles qui seront acquises plus tard. Ainsi les modes d'expérimentation de l'espace de l'enfant et du primitif continuent d'habiter pleinement les adultes des sociétés modernes : en chacun d'entre nous sommeillent un enfant et un primitif, attachés à une autre façon de regarder l'espace que celle à laquelle nous convient les politiques et les aménageurs néo-libéraux et/ou néopositivistes. Nos représentations de l'espace, quelles qu'elles soient, ne sont que des constructions qui reposent sur des croyances qui donnent leur cohérence et les clefs de leur interprétation. C'est pour cette raison qu'une réflexion scientifique sur l'espace n'a pas à rougir d'explorer les modes de lectures primitifs de l'espace.

Quelle est cette façon particulière qu'a « l'arkhè-pensée » de déchiffrer le monde<sup>10</sup> ? Je crois que son caractère original tient à ce qu'elle attribue à l'espace une fonction médiatrice. Le monde est composé d'êtres différenciés – les divinités, les astres, les minéraux, les végétaux, les animaux, les ancêtres morts, les hommes, les mots et les choses –, mais ces êtres sont tous reliés, de telle sorte que les plus petits d'entre eux (*les microcosmes*) possèdent intégralement les propriétés et l'identité essentielle du Grand Tout (*le macrocosme*). C'est ainsi que dans son beau livre sur la personne dans le monde mélanésien<sup>11</sup>, M. Leenhardt montre que l'homme de la pensée mythique ne peut pas (ou ne veut pas ?<sup>12</sup>) se définir comme un être détaché du monde.

La notion de corps, par laquelle nous, modernes, nous manifestons notre autonomie première, ne s'impose pas pour lui comme une marque distinctive, mais au contraire comme un sustentateur universel. Tout ce qui est présent dans le cosmos possède un corps de même nature,

---

<sup>9</sup> Cette terminologie ne concerne pas l'ensemble de ceux qui œuvrent à la construction du territoire. Ils visent tout particulièrement ceux qui aiment à se nommer comme tels et qui aiment à séjourner dans les hautes sphères du pouvoir. On se reportera avec profit à la thèse de R. Le Délezir, qui montre comment, par exemple, la notion de « pays » peut à la fois signifier le projet de faire prendre conscience des solidarités qui unissent les acteurs d'un territoire et comment elle peut aussi être comprise comme une nouvelle forme de « circonscription » au sens juridique du terme : LE DELEZIR R., *Les « Pays » en Bretagne, sur la pertinence d'une nouvelle organisation territoriale*, Thèse de doctorat sous la direction de G. Baudelle, Rennes, janvier 1998.

<sup>10</sup> ROUX M., *Mémoires d'espaces*, Rapport de synthèse de l'Habilitation à Diriger les Recherches, Rennes 2000, (à paraître).

<sup>11</sup> LEENHARDT M., *Do Kamo*, NRF, 1947.

<sup>12</sup> CLASTRES P., *La Société contre l'Etat*, Editions de Minuit, 1974.

*Karo*, terme unique utilisé aussi bien pour désigner le corps de l'homme, le corps de l'eau ( le fleuve, *Karo Rhë*), le corps de danse (poteau totémique, *Karo So*), le corps de la nuit (Voie Lactée, *Karo Boë*), le corps du trou (le vide, *Karo Nevo*), etc.

Cette posture ne relève pas d'un anthropomorphisme, mais d'un cosmomorphisme qui est le propre de la pensée mythique. Le monde est bien composé de différentes catégories – les points cardinaux, les saisons, les couleurs, les odeurs, les qualités humaines, etc. - mais ces dernières, par le jeu de l'analogie, se représentent toutes les unes et les autres, parce qu'elles se fondent en une seule et même unité primordiale.

En conséquence, *les actes les plus quotidiens* qui s'inscrivent dans l'espace *le plus familier*, en touchant à toutes les catégories qui forment la trame de l'univers, peuvent avoir des retentissements dans le macrocosme en son entier. En tout être demeure un *démiurge*, potentiellement créateur (ou destructeur) de *l'harmonie* générale. On comprend dès lors qu'habiter le territoire est un *art subtil*, une *religion* au sens premier de ce qui relie, qui demande de *donner du sens aux gestes les plus profanes*.

La sagesse des primitifs, leur émerveillement devant la nature, leur usage mesuré de la terre, tiennent à cette façon de déchiffrer le monde, de le composer comme un ensemble de lignes mélodiques, chargées d'intensité, dont ils sont les coauteurs avec les autres habitants de la planète.

On comprend alors le désarroi de la vieille indienne Wintu à l'arrivée des Blancs imprégnés d'un autre paradigme :

*« Lorsque nous les Indiens, chassons le gibier, nous mangeons toute la viande. Lorsque nous cherchons les racines, nous faisons de petits trous. Lorsque nous construisons nos maisons nous faisons de petits trous. Lorsque nous brûlons l'herbe à cause des sauterelles, nous ne ruinons pas tout. Nous secouons les glands et les pommes de pins des arbres. Nous n'utilisons que le bois mort. L'homme blanc, lui, retourne le sol, abat les arbres, détruit tout. L'arbre dit : « Arrête, je suis blessé, ne me fais pas mal. » Mais il l'abat et le débite. L'esprit de la terre le hait. Il arrache les arbres et ébranle jusqu'à leurs racines. Il scie les arbres. Cela leur fait mal. Les Indiens ne font jamais de mal, alors que l'homme blanc démolit tout. Il fait exploser les rochers et les laisse épars sur le sol. La roche dit : « Arrête, tu me fais mal. » Mais l'homme blanc n'y fait pas attention. Quand les Indiens utilisent les pierres, ils les prennent petites et rondes pour faire leur feu... Comment l'esprit de la terre pourrait-il aimer l'homme blanc ? Partout où il la touche, il laisse une plaie<sup>13</sup>. »*

Mais sans aller aux Amériques, on peut déceler les traces de ce conflit de mémoires d'espaces en juxtaposant simplement, sur un mode volontairement anachronique, ces deux citations, la première que l'on doit à P. Jakez Hélias et la seconde à H. de Balzac, toutes deux, concernant l'attachement des paysans à leurs territoires : *« Le plus humble d'entre eux aurait aimé avoir son fief, n'aurait-il consisté qu'en un toit de chaume et un champ d'ajoncs, la pâture*

---

<sup>13</sup> MCLUHAN T.C., *Pieds nus sur la terre sacrée*, p. 21, Denoël, 1974.

*d'une vache et une pièce de terre à patates pour faire bouillir la marmite. Un bois de pins et deux cochons par-dessus le marché et voilà notre homme devenu seigneur. (...) Cette indépendance ainsi que l'art de vivre qui en est le corollaire, la vieille génération des paysans d'aujourd'hui est décidée de la préserver au prix des sacrifices qui seraient lourds à d'autres mais qu'ils acceptent avec sérénité<sup>14</sup>. »*

*« Beaucoup de terres pourraient produire immensément, assez pour nourrir des villages entiers. Mais elles appartiennent à des communautés têtues comme des mules qui refusent de vendre aux spéculateurs et qui préfèrent les garder pour y faire pâître une petite vingtaine de vaches<sup>15</sup>. »*

***Le projet d'habiter en poète n'a rien d'une nostalgie stérile,  
d'un papillonnement dans l'irréel, d'une fuite dans un rêve sentimental<sup>16</sup>***

Les références à l'enfant, au primitif ou au paysan du début du siècle apparaîtront à certains comme des voies d'accès bien désuètes, comme un système d'argumentation bien peu efficace pour convaincre les aménageurs de faire de l'habiter en poète le fer de lance de leurs projets.

En effet, l'enfant, le primitif ou le paysan risquent d'incarner à leurs yeux des modes d'être au monde qu'ils jugeront vite « *passés et dépassés* ». Mais là encore, je crois qu'il faut être vigilants sur nos modes de représentation du couple espace-temps et nous interroger sur la signification de l'expression « *être dans son temps* ».

L'histoire, en tant que système de connaissances, construit par les universitaires et les sociétés savantes, et largement exploité par les médias, connaît un vif succès dans le grand public. On peut s'en réjouir, car il est légitime de resituer tout phénomène étudié dans la complexité de son temps.

Mais, cet engouement peut générer des interprétations abusives pour peu que l'on confonde histoire et continuité historique<sup>17</sup>, et que l'on convoque alors, au nom de cet amalgame, l'humanité entière à emprunter les couloirs d'un temps « pré-établi » pour suivre au pas cadencé une soi-disant « marche du siècle », qui nous dicterait les bonnes façons d'être dans son temps. Notre présent n'est pas « conditionné » par le passé, pas plus que notre avenir n'est déterminé par un quelconque « sens de l'histoire ». Le temps de l'histoire ne constitue ni une cause passée surdéterminante, ni un appel impétueux d'un avenir idéalisé.

*Le seul temps qui doit retenir notre attention est celui des projets que nous construisons librement, ici et maintenant, et qui bien entendu peuvent épisser héritages, mémoires et*

---

<sup>14</sup> JAKEZ HELIAS P., *Le Cheval d'orgueil*, p. 559, Plon, 1975.

<sup>15</sup> BALZAC H., *Le curé de village*, 1837.

<sup>16</sup> HEIDEGGER M., *Essais et Conférences*, p. 225, Gallimard, 1958.

<sup>17</sup> FOUCAULT M., *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969.

*anticipations*<sup>18</sup>. Ainsi, ce n'est pas parce que certains modes d'habitation du territoire ont constitué le régime général des représentations de l'espace pour des générations passées que l'on est en droit de qualifier le comportement de ceux qui les maintiennent de passiste ou de rétrograde. Le fait de pérenniser certaines représentations de l'espace ne signifie pas mécaniquement la volonté de « revenir » en arrière, dans un environnement qui de toute façon s'est transformé de manière irréversible ; *il peut plus simplement traduire le projet bien contemporain de poursuivre un art de vivre, retenu pour sa pertinence économique, sociale, politique ou existentielle.*

Aucun usage de l'espace n'est « en soi » dépassé s'il continue de correspondre à un *projet vivant et harmonieux* pour une *communauté*. Le fait que les deux derniers siècles aient vu la ville s'imposer au point de prétendre à l'hégémonie ne permet pas d'affirmer que la ruralité est un mode de vie dépassé, condamné par l'histoire. Ce sont seulement les modalités par lesquelles la ruralité est définie qui autorisent ce genre de discours, c'est à dire le recours à quelques grands indicateurs statistiques (densités, types d'activités, etc.). Mais si l'on élargit l'acception de cette notion en lui associant certaines façons d'être au monde - rapports à la nature, conception de la solidarité et de l'entraide, etc. - on pourra se convaincre de sa vitalité, non seulement à travers un grand nombre de pratiques sportives et de loisirs des citoyens, mais encore à travers certains conflits d'espace. Du reste, après n'avoir fondé leurs argumentaires que sur des critères puisant à l'économique et au social, ils sont de plus en plus nombreux ceux qui commencent à accepter d'interpréter la violence des banlieues comme un phénomène complexe qui pose *aussi* le problème de l'appartenance territoriale, de l'appropriation et de la réinvention du « *terroir* », avec ses marquages - peintures, parlers, chants, rites. Il faut lire l'ouvrage d'E Weber sur la *Fin des Terroirs* et la thèse de F. Ploux sur la violence dans les campagnes du Quercy au dix-neuvième siècle, pour se convaincre de la résistance des populations à l'uniformisation administrative du territoire, qui, conduite à partir des villes et des bourgs, les privait de ce qui leur apparaissait comme leur légitime souveraineté<sup>19</sup>. De la même manière, mais à l'autre extrémité de l'échelle sociale, qui nous dit que ce n'est pas la ruralité ou tout du moins le projet de maintenir des liens forts avec la nature, qui, par l'intermédiation de l'Internet, redéploiera les élites sur des espaces préservés, « à l'autre bout du monde », laissant aux autres, les territoires par trop dévoilés et standardisés ? Qui a reconquis les Cévennes ou le Vaucluse, d'une manière générale, les montagnes et les « déserts », les espaces « déshérités » que la révolution industrielle avait vidés de leurs paysans et de leurs artisans ?

En généralisant ce point de vue, je crois qu'il n'est pas hasardeux de postuler qu'un grand nombre de pratiques spatiales, les unes décrites comme des « phénomènes de mode », les autres

---

<sup>18</sup> LEMOIGNE J.-L., « Les Trois temps de la modélisation des écosystèmes : l'entropique, l'anthropologique et le téléologique » in *Programme européen de la modélisation de la complexité*, [www.mcxapc.org](http://www.mcxapc.org), 1999.

<sup>19</sup> ROUX M., *Géographie et Complexité*, L'Harmattan, 1999 ; WEBER E., *La Fin des terroirs*, Fayard, 1983 ; PLOUX F., *Guerres et Paix en Quercy*, en cours de publication à La Boutique de l'Histoire.

comme relevant de « comportements déviant et inciviques », peuvent *s'interpréter* comme des *manifestations d'un vouloir habiter en poète*, laissées sans réponse dans un monde qui ne reconnaît pas l'existence et/ou la légitimité de cette volonté de rêver et d'inventer l'espace quotidien. Je crois qu'une politique du territoire qui tient dans l'ignorance ces appels complexes peut conduire à l'absurde au sens que lui donnait A. Camus dans le *Mythe de Sisyphe* : « *L'absurde naît de la confrontation de l'appel humain au silence déraisonnable du monde*<sup>20</sup>. »

L'incompréhension et la surprise devant certaines formes de violence ne sont que les marques de nos ignorances des *contraintes* qui s'exercent dans *les champs de l'imperceptible* et masquent les signes avant-coureurs des *ruptures* à venir.

De même la volonté de réformer se heurte souvent à des résistances mal identifiées : ainsi, la remise en cause du rôle de l'automobile dans nos sociétés, au nom des nuisances locales (mortalité impressionnante, embouteillages, etc.) et globales (contribution à l'effet de serre) que cette dernière entraîne, reste sans succès<sup>21</sup>. Les incitations moralisatrices, le recours aux mesures dissuasives (prix du carburant, etc.), le développement de modes de transport en commun, restent globalement sans effets majeurs. A cause du lobby de la route, dira-t-on ; sans doute, mais j'ajouterai volontiers que l'efficacité de ce lobby repose aussi sur l'existence de liens privilégiés avec cet espace intime qu'est l'automobile : « *Reclus dans sa bulle, l'automobiliste développe une activité privée minimale, à la fois réelle et imaginaire, sous cette troisième peau que constitue la carrosserie ... Quand bien même l'automobiliste se transforme en auto-immobiliste, prisonnier d'un mobile provisoirement défonctionnalisé, il demeure confortablement installé dans son chez-soi : il est loin de tout perdre (il écoute la radio, peut fumer, réfléchir, se détendre, faire des projets, téléphoner) et il n'a plus l'impression désagréable d'un vide d'activité, comme cela tend à être le cas dans les transports en commun*<sup>22</sup>. » La traduction de ce « fait de société » en une problématique renvoyant à l'habitation d'un petit territoire pourrait activer notre *ingenium* pour substituer à l'automobile un nouveau mode de transport « enchanté » qui soit plus conforme avec nos projets environnementaux.

En conclusion, habiter en poète, loin de constituer une survivance primitive ou enfantine, constitue un projet que le modélisateur peut prêter aux acteurs du territoire : chacun d'entre nous a d'autant plus de chances de s'inscrire harmonieusement dans ses territoires d'appartenance s'il peut en respirer l'Aura, c'est à dire inventer, créer des liens à son environnement qui, sur le mode de l'unicité, le placent au cœur d'un monde, proche mais ouvert sur le lointain.

---

<sup>20</sup> CAMUS. A - *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1942.

<sup>21</sup> NORMAND J.-M., « Les politiques impuissantes face à l'exception culturelle française » in *Le Monde*, p. 10, 6 mai 2000.

<sup>22</sup> *Théorie ethnographique du loisir*\*\*\*\*

La faculté pour chacun de pouvoir *donner du sens aux gestes familiers* qui composent la partition de l'expérience quotidienne, *ici et maintenant*, constitue la plus sûre des garanties de maintenir un espace harmonieux.

On parle beaucoup de *développement durable* ; et très souvent on associe à cette ambition à une multitude de mesures, de règles et de codes. Je ne prétends pas que ces dernières soient inutiles, mais il me semble que *l'attachement à un territoire aimé*, est un moteur plus puissant pour nous conduire sur cette voie qu'une politique basée sur l'adoption de nouvelles normes. Si nous voulons que les acteurs du territoire agissent en êtres soucieux du *bien commun*, il faut que nous *élucidions ensemble* les conditions qui permettront à chacun de s'approprier ce bien commun, et de le *transformer, dans son intimité, en un jardin privatif*.

N'est ce pas ce que nous donnent à voir les marins qui, sur leurs bateaux, sont astreints à un régime généralisé de proximité, qui les engage *ensemble*, à *œuvrer au plus juste au contact immédiat et direct d'une nature irréductible*, et à partager leurs craintes et leur joie par delà les différences sociales et ethniques. Et pourtant cette proximité sur, ce qui dessine le plus petit territoire qui puisse être, ne signifie pas « enfermement » puisqu'elle s'ouvre sur un monde infini de complexité, qu'il s'agisse de l'art de la navigation, mais aussi de la conception du bateau, de sa construction, de son chargement ou encore du choix de ses destinations.

Si nous sommes convaincus que la *poïétique de l'espace* n'a rien d'une « *nostalgie stérile, [d'un] papillonnement dans l'irréel, ..., [d'une] fuite dans un rêve sentimental*<sup>23</sup> », mais au contraire esquisse une heuristique qui peut initier une réflexion sur l'habitabilité harmonieuse des territoires, il faut alors s'interroger sur les obstacles qui se dressent devant un tel cheminement, obstacles qui relèvent, entre autres, de processus de déterritorialisation, propres à l'esprit du capitalisme et aux logiques néopositivistes de nos « experts » de l'aménagement.

Dans le paragraphe qui suit, il ne s'agit pas d'établir un réquisitoire sur le mode de la dénonciation, mais davantage de mettre en évidence les paradigmes au nom desquels l'idée d'habiter en poète paraît « irréaliste ». En quelques mots, je veux montrer, qu'au projet de tisser des liens dans leur diversité et de réinventer des territoires durables :

- 1) l'esprit du capitalisme oppose une *course à la consommation*, pour satisfaire de prétendus « besoins », qui *diffère le bien-être* en le déplaçant toujours *ailleurs et demain*,
- 2) les aménageurs « modernes » proposent des territoires standardisés au nom d'une proclamation *a priori* du *besoin pour tous* d'être *partout* de la même manière (l'isonomie et l'isotropie)<sup>24</sup>.

<sup>23</sup> HEIDEGGER M., *Essais et Conférences*, p. 225, Gallimard, 1958.

<sup>24</sup> On se reportera avec profit à la thèse de R. Le Délezir, qui montre comment, par exemple, la notion de « pays » peut à la fois signifier le projet de faire prendre conscience aux habitants des solidarités et des liens culturels informels qui les unissent sur un territoire et comment elle peut aussi être comprise comme une nouvelle forme de standardisation quand elle s'identifie à une nouvelle forme de « circonscription ».



*Pour habiter en poète,  
il faut s'affranchir de certains processus de déterritorialisation*<sup>25</sup>

De nombreux auteurs – A. Smith, M. Weber, J. Baudrillard, G. Deleuze, F. Guattari<sup>26</sup>, etc. – ont montré, avec des approches différenciées, le caractère « *déraisonnable* » de la quête du profit, *illimitée par essence*, qui ne peut en aucune manière se justifier au nom de critères objectifs. Les grands capitaines du capitalisme poursuivent le profit *au-delà* de tout, cumulant infiniment plus de biens qu'il ne leur est possible de consommer : « *L'argent est à ce point considéré comme une fin en soi qu'il apparaît entièrement transcendant et absolument irrationnel sous le rapport du bonheur de l'individu ou de l'avantage*<sup>27</sup>. » La force du capitalisme tient précisément à son caractère insensé qui conduit ses plus fidèles serviteurs à se dépasser et courir toujours plus avant, au-delà de l'horizon géographique et des satisfactions immédiates, les faisant renoncer à profiter de ce qu'ils vont chercher.

H. Melville a parfaitement décrit cet esprit en lui prêtant les traits de la « *course folle* » d'*Achab*, entraîné jusqu'à sa perte, dans le sillage de *Moby Dick*, la baleine blanche. Mais surtout, il a su nous faire comprendre comment, pour faire accepter par la société son entreprise *nihiliste et désespérée*, Achab la parait des vertus d'un projet social, conduit avec des méthodes rationnelles, pour « *répondre* » aux « *besoins naturels* » des hommes - armateurs, marins et harponneurs.

La société de consommation, qui constitue la forme la plus achevée du capitalisme, repose sur une *mystification*, à savoir que le développement illimité de la consommation apportera le bonheur des sociétés ; la production en masse de toutes les formes de biens et de services « *possibles et imaginables* » couvrira la totalité des « *besoins naturels* » des êtres et les rendra égaux et heureux dans l'abondance. Au nom de cette croyance, toutes les énergies, naturelles – le monde minéral, végétal et animal – et humaines, sont mises en demeure de répondre à cette *convocation* et d'obéir aux *injonctions* de son vecteur, *le progrès technique*.

C'est en ce sens que la société de consommation *déterritorialise*. Au nom de ce progrès, elle *arrache les êtres à tous leurs ancrages* - leurs traditions, leurs territoires existentiels, etc. - susceptibles selon elle, de freiner son entreprise de *standardisation et de marchandisation* par

au sens juridique du terme : LE DELEZIR R., *Les « Pays » en Bretagne, sur la pertinence d'une nouvelle organisation territoriale*, Thèse de doctorat sous la direction de G. Baudelle, Rennes, janvier 1998.

<sup>25</sup> « Déterritorialisation » est emprunté à F. Guattari et G. Deleuze. Pour son usage voir : ROUX M., *Géographie et Complexité, les espaces de la nostalgie*, L'Harmattan, 1999.

<sup>26</sup> BAUDRILLARD J., *La Société de consommation*, Denoël, 1970 ; DELEUZE G ET GUATTARI F., *Mille Plateaux - Capitalisme et Schizophrénie II*, Editions de Minuit, 1980 ; MELVILLE H., *Moby Dick*, Gallimard, 1980 ; SMITH A., *La Théorie des sentiments moraux*, Guillaumin, 1876 et *Recherches sur la nature et les causes de la richesses des nations*, Flammarion, 1991 ; WEBER M., *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1964.

<sup>27</sup> WEBER M., *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, p. 50, Plon, 1964.

laquelle elle entend l'optimiser. *Elle brise l'unité de l'être*, sépare l'homme de culture de l'être de nature, invente le travail, la résidence principale, la résidence secondaire, les déplacements, les loisirs, etc. Toute réalité devient « *objet* », y compris l'homme, qui par la complicité du découpage disciplinaire des sciences dites « humaines », voit ses projets, ses aspirations réduits à des déterminations économiques, sociales, historiques, géographiques, etc.

Alors que *l'habiter en poète, nous fait advenir au monde dans la plénitude de l'être relié ici et maintenant à la diversité qui le compose*, la société de consommation nous enjoint de segmenter nos existences en objets qu'il faut impérativement acquérir, comme autant de « *causes du bonheur à venir* ». Ce faisant, elle provoque en nous une *insatisfaction généralisée* dont le corollaire est un régime d'*agitation effrénée, dévoreuse d'espaces*. Agitation que l'on a bien tort de qualifier avantageusement de nomadisme, quand on sait que les nomades sont d'abord des êtres territorialisés qui se déplacent, en déployant une connaissance immobile et infiniment personnalisée de leur espace, pour essayer d'y pérenniser un art de vivre choisi malgré sa dureté<sup>28</sup>.

L'homme, ancré au cœur d'un territoire approprié dans sa complexité, n'est pas forcément un consommateur. C'est bien tout le mérite de P. Clastres que de nous avoir aidés à nous dégager du regard réducteur de la Modernité sur les sociétés primitives<sup>29</sup>. Alors que tout un discours très consensuel nous les présentait comme des sociétés « embryonnaires » (au début de l'évolution « inéluctable » !), « contraintes » de subir leur environnement naturel dont elles étaient « mal dégagées », elles qui ignoraient la technique, le commerce, ..., et la forme « supérieure » d'organisation qu'est l'Etat, P. Clastres leur prête un projet volontariste, celui de construire *une société contre le pouvoir, contre l'Etat, contre le progrès, contre les inégalités* au profit d'un *régime égalitaire, en harmonie avec son environnement et régi par la loi indéfectible de l'échange, don et contre-don*.

En travestissant la quête irraisonnée du profit en une aspiration légitime et universelle au droit au bonheur pour tous et partout, en lui donnant son vecteur privilégié, la consommation, avec ses corollaires implicites – le progrès entendu comme *la domination technologique* et rationaliste de toutes les composantes naturelles *au nom d'un idéal humain posé a priori en dehors de tout projet construit librement* –, la modernité nous conduit à une impasse en nous faisant confondre « besoins objectifs » et « projets ». C'est en ce sens que je parle de *standardisation* : l'homme idéal nous est présenté comme celui qui saura collectionner les bons standards, se doter des bons objets matériels et immatériels, y compris les plus intimes comme la pensée et le corps, parce qu'ils conduisent au bonheur, un bonheur dont on a évacué le projet.

Dans ces conditions, le bon territoire n'est plus *l'espace-projet existentiel*, mais celui dont l'organisation spatiale répondra le mieux aux standards évoqués précédemment. Et c'est bien là,

<sup>28</sup> DELEUZE G., PARNET C., *Dialogues*, p. 49, Flammarion, 1996.

<sup>29</sup> CLASTRES P., *La Société contre l'Etat*, Editions de Minuit, 1974.

le rôle dévolu à l'aménagement « officiel », dont je souhaite maintenant expliciter certains postulats.

En effet, le discours institutionnel sur le territoire, celui qui filtre par exemple des « schémas de développement et d'aménagement » à l'échelle nationale ou européenne, repose sur une démarche analytique qui :

- a) décompose le territoire en surfaces de distribution, construites à l'aide de grands indicateurs statistiques : densités, PIB par habitant, taux d'équipements (en infrastructures de transports, de télécommunications, etc.).
- b) superpose ses surfaces.
- c) dégage de cette lecture croisée des « structures récurrentes », « naturalisées », dont on cherche à rendre compte de la logique, en mobilisant des modèles explicatifs, légitimés par des lois d'engendrement, importées ou dérivées de celles qu'ont établies les mathématiciens et les physiciens sur leurs espaces topologiques et isotopiques.

Ainsi, les « potentialités » du territoire se donnent les apparences de « données », de « faits » saisis « objectivement ». Du coup, ces structures *résilientes* sont censées représenter les *projets* ou *l'évolution inéluctable* des sociétés en marche vers le progrès ; elles deviennent la traduction de « l'intérêt général ». Elles s'imposent alors comme de véritables « référents », incontournables dans l'établissement de nouvelles politiques ; elles donnent la mesure des « atouts » et des « contraintes » qui « conditionneront » le bon développement des autres régions.

C'est selon cette logique, que la « *banane bleue* » (l'axe rhénan) est présentée comme un exemple proposé à l'imitation, si l'on croit le journal *Le Monde* qui se fait l'écho des interrogations des experts français - « *La dimension des régions françaises est-elle adaptée au cadre européen*<sup>30</sup> » et de leurs réponses - « *Afin de mieux articuler la France au sein du continent européen, l'avenir probable que la DATAR rêve de voir se dessiner tourne autour de grands systèmes urbains polycentriques inspirés du système rhénan*<sup>31</sup>. »

Les conditions d'une habitabilité harmonieuse du territoire sont ainsi « subordonnées » a priori à la compétitivité économique internationale : « *L'intégration à l'Europe passe par la notion de réseaux de villes capables d'atteindre conjointement des niveaux de compétences plus efficaces dans la compétitivité internationale*<sup>32</sup>. » Déjà, on se réjouit de voir se dessiner, au sud de la *dorsale lotharingienne* (autre façon - initiée - de nommer l'axe rhénan), un arc méditerranéen qui semble « aller de soi », puis un arc atlantique qui fermera le triangle ainsi formé ; ces arcs ont alors « vocation » à être reliés par des « colonnes vertébrales », des « tuyaux », qui se connectent en formant des « hubs » (nœuds).

---

<sup>30</sup> *Le Monde, Dossiers et Documents*, « La Révolution des communes », p. 1, n°296, mars 2001.

<sup>31</sup> *Id.* p. 4.

<sup>32</sup> *Id.* p. 1.

La validation de ce discours repose sur l'adoption a priori de pseudo vérités qui n'explicitent jamais les modalités de leur établissement : le développement d'un territoire se mesure à son niveau de développement économique, la rentabilité et la compétitivité sont liées aux économies d'échelle et de proximité, elles supposent donc de concentrer les activités et les hommes, d'accélérer les flux, etc.

Il est étonnant de voir à quel point, dans ces schémas, *l'aire métropolitaine reste idéalisée*, en tant que modèle universel et uniformisé, dans un contexte où l'on ne cesse par ailleurs de dénoncer les problèmes environnementaux et sociaux associés aux grandes concentrations urbaines et où l'on plaide pour plus de diversité, plus de décentralisation, plus de gouvernance.

Implicitement, la construction du territoire devient une affaire de *calque*, à partir de standards inféodés à des logiques économiques et géométriques qui excluent les projets des habitants. Leur a-t-on demandé s'ils souhaitent résider dans des « hubs » ou dans des grandes aires urbaines, caractérisées par de forts PIB par habitant et dotées de grands aéroports ?

Comment les experts du territoire intègrent-ils l'expérience des habitants de certaines communes dispersées du Haut-Doubs (pour ne citer que cette petite région de montagne) qui ont refusé l'agriculture productiviste, conservé la propriété communale, rejeté le tourisme et les lotissements, tourné le dos à la consommation, opté pour une vie relativement ascétique mais libre de dettes et de servitudes, choisi de respirer l'aura tranquille de leur montagne, ces experts qui les ont relégués dans des « diagonales arides » au rang des régions en difficulté ou *en retard* ?

Comment intègrent-ils celle des habitants de Galice qui, *à partir de petits ports dispersés* - nichés au fond de rias plus ou moins escarpées, nimbées de plages désertes, avec en toile de fond des campagnes diversifiées, dans une région où se mêlent tradition et modernité, bars à tapas et cybercafés - , maintiennent, par une volonté culturelle forte, une pêche active au plan régional et européen ?

Je ne suis pas certain que les acteurs « ordinaires » du territoire retrouvent, dans les alinéas de cette « grammaire structuralo-spatiale<sup>33</sup> », l'expression de leurs géographies intimes. Et au lieu de continuer à dessiner les territoires de demain « *pour* » les habitants, les experts du territoire seraient bien avisés se soucier de l'aménager « *avec* » eux ; en faisant l'effort de comprendre que « *L'accommodation de l'homme à l'espace ne va pas de soi. [Qu'un] un vaste champ reste à explorer, celui des affections de toute nature qui troublent les rapports des hommes aux lieux, de la maison, à la région, de la claustration au voyage<sup>34</sup>.* »

A défaut de cette prudence élémentaire, ils courent le risque d'aliéner l'espace intime des habitants, en le vidant des valeurs immatérielles dont ils l'investissent, pour ne reproduire que des régions et des zones fonctionnelles, ZAC, ZUP, qui donnent une idée, à grande échelle, dans

<sup>33</sup> DI MEO G., *Géographie sociale et territoire*, p. 141, Nathan 1998.

<sup>34</sup> FREMONT A., *La Région, espace vécu*, p. 235, Flammarion, 1999.

le cas de ces dernières, de la *perversité du banal*<sup>35</sup> que l'on peut générer. N'est-ce pas l'effet de ces contraintes imperceptibles et insupportables que nous pouvons lire dans l'émergence surprenante des violences d'espace qui marquent l'actualité ?

C'est en ce sens, que là aussi, on peut parler de *déterritorialisation*, quand des *universaux* se substituent aux façons d'être au monde qui résultent des accommodements personnalisés que les habitants construisent à l'articulation de leurs préoccupations locales dans un environnement global. Les mots « atouts, contraintes, rentabilité, intérêt général, développement, intégration, etc. » n'ont aucun sens si on ne les rapporte pas à un *projet élucidé collectivement*.

Il est sans doute temps de revoir nos façons de penser l'aménagement du territoire en rompant avec les pratiques politiques, géographiques et administratives en usage, en prêtant attention aux critiques d'A. Frémont à leur rencontre : « *Toutes se veulent techniques ou scientifiques. Aucune n'est inventive. Aucune ne prend en compte les dimensions esthétiques de l'espace, les formes aussi bien que les vibrations plus secrètes, les paysages réels et leurs transcriptions par des peintres, des cinéastes, des romanciers, des poètes. Peut-on vraiment aménager le territoire sans inventer, au-delà de l'urbanisme, un art de l'espace*<sup>36</sup> ? »

Et sur ce cheminement, je crois que la complexité peut nous aider, tant sur le plan conceptuel que sur celui de l'action.

### ***Complexité et réinvention des territoires***

La connaissance des territoires ne découle pas forcément des dénombrements des géomètres et des géographes. Et comme le disait Saint-Exupéry, à la veille de son premier long-courrier, l'aridité des cartes ne lui livrait pas les secrets de l'Espagne qu'il allait survoler et où il serait peut-être amené à se poser en cas de panne. C'est des propos d'un pilote « expérimenté » (Guillaumet) qu'émerge la géographie de l'Espagne qui lui fait défaut : « *Il ne me parlait pas ni d'hydrographie, ni de population, ni de cheptel. Il ne me parlait pas de Guadix, mais des trois orangiers qui, près de Guadix, bordent un champ : " Méfie-toi d'eux, marque les sur ta carte..." Et les trois orangiers y tenaient désormais plus de place que la sierra Nevada. (...) Nous tirions ainsi de leur oubli, de leur inconcevable éloignement, des détails ignorés de tous les géographes du monde. Car l'Ebre seul, qui abreuve les grandes villes, intéresse les géographes. Mais non ce ruisseau caché sous l'herbe à l'ouest de Motril, ce père nourricier d'une trentaine de fleurs. " Méfie-toi du ruisseau, il gâte le champ... Porte-le aussi sur ta*

<sup>35</sup> Expression empruntée à : SENNET R. « Les villes américaines : plan orthogonal et éthique protestante » in *Revue internationale des sciences sociales*, n°125, Août 1990.

<sup>36</sup> FREMONT A., *La Région, espace vécu*, p. 262, Flammarion, 1999.

carte. “ (...) Et peu à peu, l'Espagne de ma carte devenait, sous la lampe, un pays de contes de fées. Je balisais d'une croix les refuges et les pièges<sup>37</sup>. »

Le territoire n'existe pas « en soi », mais « par soi » et « pour soi » et l'Espagne, qui transparait dans l'exemple cité, n'existe que « par » Guillaumet et « pour » Saint-Exupéry.

L'espace habité ne s'offre à la connaissance qu'à travers l'expérience intuitive et conceptuelle que s'en construisent les sujets habitant et connaissant. Si cette hypothèse phénoménologique<sup>38</sup> dénie au modélisateur la possibilité de définir *l'essence* propre de cet espace, elle l'autorise en revanche à en proposer une représentation féconde qui *tresse*, par le jeu des interactions, *les regards* de ceux qui le vivent par des *voies différentes*. Elle implique donc un axiome d'inséparabilité entre le sujet et l'objet, les regards et les conditions de ces regards et fait de l'élaboration de la connaissance un processus actif. Elle trouve son expression métaphorique dans l'image du chemin qui se construit en marchant. Si elle nie la réalité ontologique du chemin, c'est pour mieux le *lier récursivement au marcheur*, à sa façon de marcher, à l'environnement de sa marche et à ses *intentions*.

Comme le fait remarquer G. Bateson, toute expérience est subjective, dans la mesure où c'est le cerveau qui *crée les images que nous pensons percevoir* : « Dans cette mesure, les objets sont ma création, et l'expérience que j'en ai est subjective<sup>39</sup>. » Aussi, pouvons-nous nous représenter les habitants – en tant qu'êtres singuliers ou collectifs – comme des « *systèmes auto-organisés*<sup>40</sup> » qui, dans leurs usages (fonctions et transformations), *construisent* leur rapport au monde en produisant des « *configurations* » par lesquelles ils *captent* et *traduisent* les stimuli de l'environnement. L'environnement n'est pas un ensemble de « données objectives », mais le fruit d'une construction de notre œil et de notre esprit, qui portent tous deux la marque de cet environnement. Chacun pourra se rendre compte que les représentations du désert nous montrent toujours des étendues sableuses alors que les cartes, dressées par les géographes et les géologues, les identifient essentiellement comme des regs, c'est à dire des étendues caillouteuses<sup>41</sup>. Les Français possèdent des « atouts objectifs » et de « bonnes raisons » – naturels, géographiques, économiques, géopolitiques, environnementaux – d'être une grande puissance maritime, mais ils « préfèrent » considérer l'océan comme une frontière, une marge du monde habité, destinée à l'aventure - circumnavigation de quelques héros ou défis des enfants qui jouent dans les vagues<sup>42</sup>.

*Les lectures du territoire ne sont que des traductions.* Elles dépendent donc de nos façons *d'imaginer, sélectionner, combiner des images stockées, codées et configurées* dans nos

<sup>37</sup> SAINT-EXUPÉRY A., *Terre des hommes*, p.15, Gallimard, 1939.

<sup>38</sup> LE MOIGNE J.-L., *Le Constructivisme*, Tome 1 et 2, ESF, 1994-1995.

<sup>39</sup> BATESON G., *La Nature et la pensée*, p. 37, Seuil, 1984.

<sup>40</sup> LE MOIGNE J.-L., *La modélisation des systèmes complexes*, Dunod, 1995.

<sup>41</sup> ROUX M., *Le Désert de sable*, L'Harmattan, 1996.

<sup>42</sup> ROUX M., *L'Imaginaire marin des Français*, L'Harmattan, 1997.

*mémoires actives*<sup>43</sup>. Nous produisons des « patterns » à partir desquelles nous donnons du sens aux « réalités » qui nous « entourent ».

On comprendra dès lors qu'au sein d'un même individu, selon les instants et les lieux de sa vie, ou au sein d'une même société, les regards sur l'espace affichent des différences parfois spectaculaires dans la mesure où les combinaisons qui procèdent et participent de (à) nos expériences du monde offrent une palette infiniment diversifiée.

Sans doute, est-il possible de réduire un peu cette diversité en introduisant la notion de paradigme : « *Un paradigme contient, pour tous discours s'effectuant sous son empire, les concepts fondamentaux ou les catégories maîtresses de l'intelligibilité en même temps que le type de relations logiques d'attraction/répulsion (conjonction, disjonction, implication ou autres) entre ces concepts ou catégories*<sup>44</sup>. » Le paradigme est un ensemble d'*a priori*, d'axiomes, de postulats, de croyances qui restent tapis à l'amont des discours et qui, de ce fait, crée de l'évidence et donne un *sentiment de réalité et de vérité*.

La pensée mythique, l'esprit du capitalisme, les croyances de la modernité (progrès, raison, séparation nature / culture) sont des paradigmes, des modalités d'assemblage des configurations qui s'épissent sans cesse dans nos mémoires. Celui qui évoque l'âme d'un pays et veut en préserver les chemins creux, mobilise le paradigme mythique ; celui qui postule que ces chemins seraient plus « nets », plus « utilisables » s'ils étaient rectilignes et goudronnés, active une mémoire géométrique du monde. On comprendra dès lors que de paradigme à paradigme, il y ait incompréhension totale : dans le cas cité en exemple les deux protagonistes pourront évoquer chacun la « beauté » du paysage, ou « l'intérêt général ». Mais ces mots n'ont aucune signification propre, ils ne sont porteurs d'aucune vérité en dehors de la mémoire d'où ils émergent et qui leur donne leur pertinence.

*Les mémoires d'espace sont des langages cohérents*, mais dont la logique n'apparaît que si l'on connaît leur mode de construction, donc le système de présupposés qui les fondent. D'où la nécessité de les expliciter. Ce faisant, il ne s'agit pas d'en faire de nouvelles surdéterminations, mais de reconnaître, par cette démarche, qu'il n'y a pas de vérité universelle et qu'il est vain de vouloir absolument créer des territoires homogénéisés, ouverts partout et à tous, sur un même mode.

*La véritable marque de l'universalité est d'accepter l'infinie diversité. Le culte de l'égal ne peut que conduire à une uniformité* qui, en lissant toutes les différences, interdit de ce fait tout rapprochement. *La différence*, contrairement au topos, *est ce qui rassemble*, dans la mesure où elle questionne, stimule la curiosité, invite à la découverte et au rapprochement, rend nécessaire

---

<sup>43</sup> ROUX M., *Mémoires d'espaces*, Rapport de synthèse de l'Habilitation à Diriger les Recherches, Rennes 2000, (à paraître).

<sup>44</sup> MORIN E., *La Méthode, 4 - Les Idées*, p. 213, Seuil, 1991. Cette notion de paradigme est proche de celle d'*épistémé* de M. Foucault « Ce qui définit les conditions de possibilité d'un savoir ». Voir pour son usage : Foucault M., *Les Mots et les Choses*, Gallimard, 1966.

l'échange, le don et le contre-don. Les êtres territorialisés en leurs différences peuvent offrir l'hospitalité aux voyageurs et partir eux-mêmes en voyage.

Cette posture demande de réviser les missions que nous confions à ceux qui ont en charge la responsabilité de penser l'habitation du territoire. Ils doivent abandonner leurs rôles d'experts, de prescripteurs, forts de leur savoir universitaire ou de leur expérience de terrain, et accepter l'idée, comme le préconise J.-P. Ferrier, que *la géographie est œuvre de tous* : « *Ses expressions en sont diverses, comme le sont ses acteurs (...), géographes de formation, ou femmes et hommes plus attentifs à la transformation des lieux ou à la communication des événements qui changent les configurations des territoires*<sup>45</sup>. »

Nous devons leur donner un nouveau statut, peut-être celui d'interprètes susceptibles de traduire les différentes mémoires, ou celui de passeurs en quête des détroits qui les relieront. Il leur appartiendra de chercher à *créer les conditions d'une élucidation collective des représentations du territoire* qui s'entrecroisent, s'épissent de manière contradictoire, antagoniste, mais aussi complémentaire.

A ce statut correspondent de nouvelles modalités pour l'action. En effet, avant de dresser les plans d'une cité idéale, il convient peut-être de faire prendre conscience collectivement aux habitants qu'ils occupent sur un territoire simultanément trois postures et les inviter à les décliner<sup>46</sup> :

- 1 - Ils ont un *usage projectif* du territoire : économique, politique, administratif, affectif. En quoi le territoire est-il source pour eux de profits matériels ou symboliques primordiaux, essentiels ?
- 2 - Ce territoire qu'ils aiment et auquel ils sont attachés est toujours plus ou moins *aliéné* par d'autres usages. Reste à déterminer ces aliénations, ces « mal-être », là encore, réels et symboliques, en cours ou à venir, et d'en mesurer l'intensité et les conséquences à terme.
- 3 - Ont-ils conscience de ce que leur usage de l'espace, sous toutes ses formes, constitue une aliénation pour les autres usagers ?

Beaucoup de conflits, d'échecs ou de surprises désagréables en matière d'aménagement tiennent à l'incapacité de se représenter les articulations des regards-projets des uns et des autres. Or pour procéder à cette élucidation, il faut dépasser un certain nombre d'obstacles en envisageant quelques étapes :

- 1 - Désigner les acteurs du territoire, j'entends par là non seulement *repérer* les différentes catégories d'usagers, mais encore *déterminer le processus par lequel nous saisissons leur parole*.

---

<sup>45</sup> FERRIER J.-P., *Le Contrat géographique ou l'habitation durable des territoires. Antée 2*, p. 16, Payot Lausanne, 1998.

<sup>46</sup> Cette nouvelle façon d'approcher le territoire est en train d'émerger à Lorient, grâce à certains responsables de la Communauté d'Agglomération du Pays de Lorient, qui me font l'honneur de m'associer à leurs projets.



*C'est bien là tout l'enjeu de la gouvernance* qui n'apportera aucun changement si l'on ne se pose pas la question de *la redistribution de la parole*. Qui est autorisé à parler au nom de qui ? Qui représente ce que l'on nomme toujours par ce raccourci saisissant, l'entreprise ? Le PDG, le conseil d'administration, la techno-structure, les employés, les syndicats comme le MEDEF, les chambres de commerce, les clubs ?

2 - Eviter que l'expression des regards et des projets n'empruntent le chemin convenu d'un discours standardisé, impersonnel et politiquement correct.

3 – Construire avec les matériaux collectés les différentes représentations.

4 – Confronter les acteurs de chaque sphère d'appartenance aux représentations édifiées à partir de leurs discours, pour voir avec eux (en allant éventuellement sur le terrain) si elles traduisent bien leurs regards et leurs projets.

5 – Réunir tous les acteurs et les inviter à prendre conscience collectivement de leurs regards et de leurs projets, afin qu'ils réalisent ensemble que leurs positions sont probablement porteuses de concurrences, d'antagonismes mais aussi de complémentarités.

6 – *Envisager les conditions d'un appareillage à bord d'un même bateau ...* et ce malgré les *clivages* et les *blessures*. Ce dernier point pose la question des *dédommagements* pour tous ceux qui se sentent lésés. Le chèque qui est la forme d'indemnisation la plus pratiquée a-t-il un sens quand le sentiment de « perte » n'est pas forcément réductible à des considérations financières.

D'où l'enjeu de bien saisir ce que représente le territoire pour ses habitants et *de redonner un sens plus constructif à la notion de solidarité*.

Il serait temps de se convaincre qu'*habiter en poète* – dans son entreprise ou dans son « pays » - loin de constituer un projet passéiste est un projet réaliste, dont la « rentabilité » peut se mesurer à long terme. Si le bonheur n'a pas de prix, il peut s'avérer être un excellent vecteur d'économies !

Y-a-t-il lieu de conclure ? S'ils adoptent ces croyances et cette démarche, les géographes, aménageurs, politiques, interprètes de mémoires d'espaces, en quête des grands passages entre les regards-projets, ne manqueront pas de rencontrer cet écueil que soulignait Saint-Exupéry : « *Quand les vérités sont évidentes et contradictoires, tu ne peux rien, sinon changer ton langage*<sup>47</sup>. »

Réinventer l'espace sera donc bien une affaire de poètes !

Michel ROUX

Coresponsable de l'Atelier 28 « *Espaces, habitabilités des territoires et Complexité* » du Programme Européen Modélisation de la Complexité, Lorient, mars 2001.

<sup>47</sup> SAINT-EXUPÉRY A. , *Citadelle*, p.346, Gallimard, 1948.